



<https://bulletin.vals-asla.ch> · e-ISSN: 2813-7973 · p-ISSN: 1023-2044

Usunier, J.-C. (2013). La rhétorique circulaire du monolinguisme anglais dans le domaine de l'économie et du management. *Bulletin suisse de linguistique appliquée* (Numéro spécial), 107-120. <https://doi.org/10.26034/ne.vals-asla.2013.0987>

Cet article est publié sous la licence *Creative Commons Attribution 4.0 International* (CC BY):
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>



© Jean-Claude Usunier, 2013

La rhétorique circulaire du monolinguisme anglais dans le domaine de l'économie et du management

Jean-Claude USUNIER

Université de Lausanne (HEC)
CH-1015 Dorigny, Suisse
jusunier@unil.ch

"The great enemy of clear language is insincerity."
Orwell (1946: 12)

This contribution deconstructs the discourse strategies of English monolingualism supporters, in particular in economics and management. Four complementary processes are at work, which aim to counter arguments in favour of keeping the local language in higher education in combination with other languages, including English. a) Promote circular rhetoric whereby each proposition seems to be logically articulated to, and inevitably lead to the next proposition. b) Paradoxically present English monolingualism as the paragon of multilingualism, English as a global language being supposed to be a complement to rather than a rival for local languages, the substitution/replacement issue remaining unaddressed since the complementarity assumption excludes rivalry. c) Attack any attempt to give local languages their legitimate place in the learning process on the ground that this leads to provincialism and to less efficient learning; this is based on the denial of intercommunication issues and deliberate ignorance of English language skills of participants in the learning process. d) Denounce those in favour of multilingualism organized around the local language as past-oriented opponents of a high-performance academia open to global competition. e) Prevent counter-arguments and open debate to be developed by creating locking mechanisms that render dialogue on issues and solutions impossible.

Keywords: higher education, multilingualism, learning, globalization, local language, rhetoric, economics

1. Introduction

Cette contribution analyse et déconstruit les stratégies de discours des partisans du monolinguisme anglais, particulièrement dans le domaine de l'économie et du management. Quatre procédés visent à exclure et à rendre impossible toute argumentation. a) Introduire une rhétorique circulaire où chacune des propositions semble logiquement conduire à la suivante. b) Présenter, paradoxalement, le monolinguisme anglais comme le parangon du plurilinguisme; l'anglais s'ajoutant aux langues locales mais ne les remplaçant pas, la question de la substitution ne se poserait pas puisqu'il ne s'agit – par principe – que de complémentarité. c) Dénoncer toute tentative de donner aux langues locales leur place dans le processus de transmission des savoirs comme étant la porte ouverte au provincialisme et à la baisse de niveau, ceci sur la base d'un déni des questions d'intercompréhension, de compétences en anglais des participants au processus d'enseignement. Corrélativement, dénoncer les partisans d'un vrai plurilinguisme comme des passéistes, des

adversaires d'une académie performante parce qu'ouverte à la concurrence globale. d) Empêcher donc les contre-discours de se développer en créant des verrous qui rendent impossible un véritable dialogue sur les enjeux et les solutions.

Les exemples présentés se fondent sur les débats au sein de la Faculté de Sciences Economiques de l'Université de Lausanne et illustrent les stratégies de discours des partisans du monolinguisme anglais. Ils montrent comment le dialogue et le débat sont progressivement exclus par des mécanismes qui relèvent de la dénégation et de l'instrumentalisation de valeurs des sociétés post-modernes (mobilité, non-discrimination, indifférenciation, concurrence, orientation vers l'avenir). Depuis plusieurs années un choix a été fait par la Faculté de faire les cours en anglais très majoritairement dans ses programmes de Maîtrise (*masters*), et de plus en plus en troisième année de *Bachelor*, la recherche et les programmes doctoraux étant exclusivement en anglais. Le raisonnement a été qu'il faut "attirer les meilleur(e)s étudiant(e)s du monde entier", le français étant considéré comme un obstacle pour attirer des étudiant(e)s de qualité. J'adopte ici une position de participant-observateur plutôt que d'observateur-participant (Junker, 1960), au départ plutôt *covert* mais *overt* depuis plusieurs années. Dès 2006-2007, je présentais dans un exposé à la Commission de Politique Linguistique de l'Université de Lausanne une perspective critique sur l'anglicisation des cursus dans la faculté et l'insuffisant recours à des approches pédagogiques plurilingues. En 2009, je contribuais dans le même esprit au Colloque d'Automne de l'Académie Suisse des Sciences Humaines (Usunier 2010). Par la suite, je me "découvrais", passant à la position *overt*, lors d'une interpellation au Conseil de l'Université de Lausanne sur le thème de l'évolution de la faculté vers le monolinguisme anglais, le 24 février 2011. Celle-ci suscita immédiatement une réponse courroucée des autres représentants de ma faculté au sein du même Conseil, puis un courriel de leur part, dans le même sens, auprès de l'ensemble du corps professoral de la Faculté. Je leur proposais alors un débat pour essayer ensemble de trouver des solutions. L'absence de toute réponse de leur part m'a laissé penser qu'ils ne souhaitaient pas le débat, mais plutôt clore la question dans le sens de leur choix. J'ai alors repris les matériaux textuels de ces interactions pour déconstruire leur stratégie de discours. Les limites de cet article sont liées à une forme d'ethnographie engagée que j'essaie aussi objective que possible, par analyse réflexive de ma propre subjectivité, mais dont l'engagement même peut obscurcir la complète objectivité (Becker 1958).

Le Canton de Vaud et donc l'Université de Lausanne ont le français pour langue officielle (Article 3 de la Constitution vaudoise), même si d'autres langues y sont couramment et légitimement utilisées (de fait, 81,8% des

habitants du Canton de Vaud ont le français pour langue principale)¹. Cela implique que tous les documents officiels sont en français. De ce fait, l'absence de compétences linguistiques minimales en français, même passives, pose des problèmes de communication avec l'administration, et de compréhension des règles de base de l'institution, dont les règlements d'études, les pratiques d'inscription aux examens, etc. A l'opposé, dans le domaine de l'économie et du management, le rôle de la langue anglaise est écrasant, l'essentiel de la littérature scientifique étant en anglais mais également les pratiques des entreprises et le commerce international. La vision instrumentale de la langue y est le présupposé fondamental. Il est d'autant plus dur à remettre en cause qu'il est implicite et que des contre-discours permettent d'éviter le débat. Il s'agit donc dans cet exposé de déconstruire les présupposés implicites, de montrer les arguments qui en découlent et leur liaison. Le but est de faire une analyse clinique d'une stratégie de discours. Comment en effet argumenter pour soutenir une solution - en réalité monolingue à terme assez bref - qui a manifestement des désavantages importants en termes d'intercompréhension, de créativité scientifique, et donc de développement et de transmission des savoirs. Idéalement, cette contribution se veut un petit manuel d'argumentation (ou de contre-argumentation) à l'usage de ceux qui veulent débattre et défendre le plurilinguisme dans l'enseignement supérieur et la recherche. J'entends le mot "rhétorique" au sens de procédés de la communication persuasive non pas tant (et même pas du tout) au sens d'ornementation du discours. Comme le souligne Tzvetan Todorov, qui opère un contraste clair entre la rhétorique antique et rom-antique: "Le premier travail consiste ... à repérer les procédés de la "pensée symbolique" chez ceux-là même qui prétendent n'en point avoir" (Todorov 1977: 264). La rhétorique du monolinguisme anglais, qui prétend n'en être pas une, ne peut être comprise qu'en examinant ses postulats. Il faut les penser comme des principes premiers indémontrables, mais aussi paraissant incontestables. Ces principes, en l'occurrence, sont admis implicitement pour fonder la démonstration. Ils ont un double rôle à la fois de construction de l'argumentation et de blocage de tout dialogue. Le refus d'entrer en matière, la quasi-diabolisation de l'adversaire, comme je le montre à travers un cas réel, visent à s'imposer, le débat étant vu comme un obstacle à l'action.

Cette contribution est relative au domaine de l'économie et du management qui privilégie des arguments de coût liés aux économies d'échelle, de réduction de la diversité, de primauté de la solution standard. Dans ce domaine, où la notion d'outils et d'instrumentalité est forte aussi bien pour

¹ Statistiques suisses selon la langue principale en l'an 2000, consulté le 4 février 2013 sur le site <http://www.bfs.admin.ch/bfs/portal/fr/index/themen/01/05/blank/key/sprachen.html>, seules 73'400 personnes se déclarent anglophones pour l'ensemble de la Suisse, soit environ 1% de la population totale en 2000.

l'économie (*Volkswirtschaft*) que pour le management (*Betriebswirtschaft*), la formalisation simpliste et une position "anti-Tour de Babel" à travers un idiome unique est tentante. Une langue unique n'est pas une restriction à l'échange. On se comprend tous (même si, en fait, on se comprend mal). A l'inverse, la diversité linguistique est perçue comme un passif, non pas comme un actif. Les économistes à peu d'exception près - même si elles sont notables - sont assez (voire complètement) ignorants de la langue - y compris de la langue anglaise. Comme le souligne Cleaver, exprimant un stéréotype très répandu chez les Anglo-Saxons, la diversité des langues est l'obstacle à l'échange international par excellence: "*The lack of a common language is probably the single most important non-tariff barrier to commerce ...*" (Cleaver 2007: 121). Une langue unique élargirait les marchés, permettrait des recrutements compétitifs aussi bien pour les professeurs que pour les étudiants. Il s'agit d'un argument fort et difficile à attaquer. Il ne peut être combattu qu'en déconstruisant la rhétorique du monolinguisme, sa circularité, et son inaccessibilité à ceux qui ne partagent pas cette vision du monde, qui ne sont pas convaincus de la validité de ses postulats, et tentent d'en débattre.

2. La rhétorique circulaire du monolinguisme anglais dans le domaine de l'économie et du management

La figure 1 ci-dessous présente un discours circulaire, fermé, donc prohibant le débat. Il commence (en haut à gauche) par des présupposés qui ne sont pas explicités. Ils sont pourtant nécessaires pour articuler le discours du monolinguisme anglais. Mais ils sont assez discutables. C'est pourquoi, ils doivent rester non débattus. Le second temps, porte sur la récupération de l'image favorable du plurilinguisme, en arguant que faire des cours entièrement anglais dans une université non-anglophone serait du plurilinguisme. La troisième étape consiste à se retourner vers l'adversaire - le défenseur de la langue locale - pour montrer son côté passéiste. La quatrième et dernière étape, une fois tout cela posé, est de construire des verrous anti-débat qui cimentent la rhétorique circulaire du monolinguisme anglais (figure 1 ci-dessous).

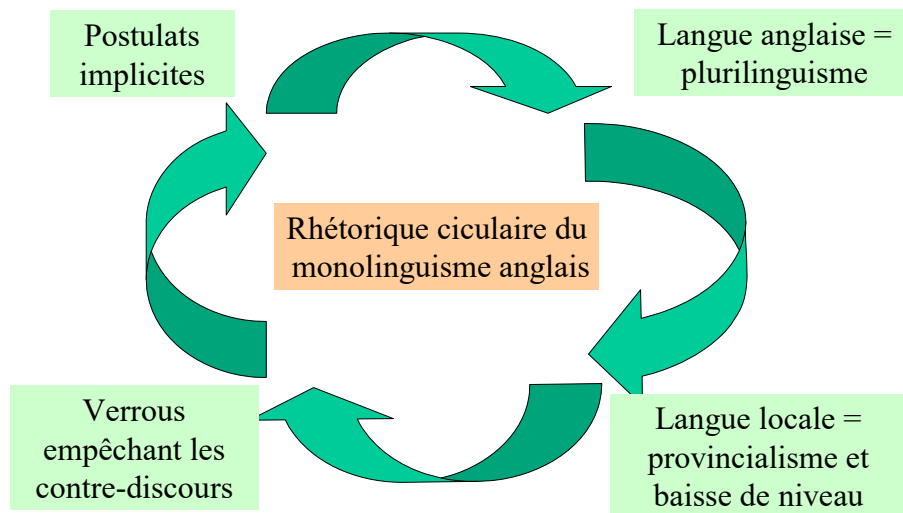


Fig. 1: un discours circulaire, fermé, donc prohibant le débat

Cette *rhétorique circulaire* est fondée sur des postulats qui restent implicites. Ils représentent une combinaison de simplifications et d'ignorances volontaires. Dans cette rhétorique circulaire, chacune des propositions semble logiquement conduire à la suivante. Je mets volontairement au présent ses postulats, même si en fait leur validité est loin d'être démontrée.

- a) La langue anglaise est *la lingua franca* indispensable dans un monde globalisé ("pour des raisons pragmatiques, et en ce qui concerne la recherche ayant des implications internationales (par exemple, économie, management, finance, etc.), l'anglais est de fait la *lingua franca* scientifique").
- b) Tous ceux qui ne parlent pas la langue locale X, parlent en fait suffisamment l'anglais dans un monde global intégré, pour s'en passer (de la langue locale). L'*offshoring* linguistique ne pose pas problème. Aussi bien les professeur(e)s que les étudiant(e)s ont les compétences linguistiques requises. Comme le soulignent ceux que j'appelle "partisans du monolinguisme anglais" dans leur réponse à mon interpellation au Conseil de l'Université de Lausanne: "Les professeurs qui enseignent en anglais le font dans le but de transmettre plus facilement des notions qui sont généralement définies et étudiées de par le monde en anglais et, en règle générale, nos étudiants parlent bien les langues dans lesquelles ils sont instruits". Pourtant Truchot (2011) et Schneider-Mizony (2006) montrent que ce postulat ne résiste pas au constat de la réalité.

- c) La langue ne reflète rien, pas de *mindset* (*Denkstil*), pas de style de communication, pas de prise de positions implicites sur la réalité (*Weltanschauung*). Elle est complètement neutre - elle est juste un facteur possible d'incompréhension si elle n'est pas partagée. Mais comme l'anglais est supposé être universellement parlé (2.2), il n'y a pas de problème. Comme l'écrit Orwell (1946: 14), soutenant l'idée que la pensée est non seulement indépendante a priori des mots (a- ou pré-linguistique, *wordless thinking*), mais aussi qu'elle s'exprime mieux en images: "*When you think of a concrete object, you think wordlessly ... Probably it is better to put off using words as long as possible and get one's meaning as clear as one can through pictures and sensations.*"
- d) La langue est supposée complètement partagée s'il s'agit l'anglais. Les compétences linguistiques ne comptent donc plus. On trouve d'ailleurs des déclarations étonnantes sur la non-importance de la syntaxe et de la grammaire dans Orwell (1946), un texte pourtant censé porter sur la défense et l'illustration de langue anglaise. Je ne suis pas sûr, comme le prétend Orwell (1946: 13), que la langue qui communique bien "*has nothing to do with correct grammar and syntax, which are of no importance so long as one makes one's meaning clear*".
- e) On peut ignorer la question complexe de la "bonne" et de la "mauvaise" langue (jugements de valeur douteux) mais, au passage on évacue la question de l'intercompréhension. Si l'on suit Orwell, peu importe le respect des règles grammaticales et des usages corrects de la langue. Ce n'est pas *en soi* vrai ou faux. Le problème est plutôt l'évacuation radicale de la question de l'intercompréhension. Pourtant, je collectionne les exemples de "perles" comme ces courriels et ces copies d'examen mal écrits dans un anglais plus qu'approximatif, parfois à la lisière de l'incompréhensible, mais que je finis par comprendre malgré tout en me faisant aider.

En français ou en allemand, l'expression grammaticalement correcte, le bon usage des mots, le parler idiomatique ont une influence décisive sur la compréhension. Finalement, j'envoie ces courriels à mon assistante turque ou je corrige avec elle les copies les plus difficiles à comprendre. Elle semble comprendre intuitivement et, au fond, trouver la situation assez normale dans un univers académique globalisé. L'anglais semble se laisser faire, se laisser malmener, sa résilience semble illimitée. Pourquoi poser la question de son usage, des compétences linguistiques et de l'intercompréhension? En outre dans un contexte individualiste qui privilégie la responsabilité personnelle, c'est à chacun de savoir s'il (elle) est capable de comprendre.

- f) L'idée que tout est bon pour communiquer est centrale. Il existe toujours des capacités de communiquer, au-delà même de l'anglais langue

véhiculaire. Non seulement, les capacités de communiquer vont au delà de toute *langue nationale* en s'appuyant sur le *language* en général, y compris le *language* visuel. Seul compte le fait de se faire comprendre. Ainsi, certain(e)s étudiant(e)s, peu à l'aise en anglais autant qu'en français, choisissent de faire une présentation largement ou même purement visuelle de leur solution à des exercices, se fondant exclusivement sur des images, quelques mots isolés et des chiffres, évitant ainsi les phrases structurées et les risques orthographiques et grammaticaux qu'elles impliqueraient.

- g) La "courtoisie linguistique" nous fait progresser vers le tout en anglais. Si un seul étudiant dans un groupe d'apprenants n'est pas francophone, cette "courtoisie linguistique" implique que le cours doit se dérouler en anglais, même si la transmission des connaissances est - en moyenne - moins bonne. L'idée sous-jacente est que la langue française est discriminatoire vis-à-vis des étudiant(e)s non francophones. Elle constituerait une mesure visant à limiter leurs choix d'apprentissage. La courtoisie du "tout en anglais" est liée à l'attitude politiquement correcte qui tend à éviter la nature perçue comme essentiellement discriminatoire de la langue française. Si un(e) seul(e) ne parle pas le français, alors l'anglais s'impose. Par exemple, ce courriel envoyé à propos d'un séminaire de recherche (on appréciera le "familliez" et le reste) illustre bien l'idée que l'anglais seul permet de communiquer dans le domaine de l'enseignement supérieur et de la recherche. On se demande d'ailleurs quelle serait la solution si le destinataire du courriel ci-dessous estimait que cela lui "pose problème".

"Cher Monsieur,

Il vous suffit juste d'apporter la brochure du call pour lequel vous voudriez soumettre un projet (IEF, IOF ou IIF). Dans votre cas, il me semble que c'est un IEF.

Le séminaire de demain sera en anglais pour les raisons suivantes:

- c'est la langue dans laquelle vous allez écrire le projet et il faut que vous soyez familliez avec le jargon

- J**** S****, bien que parlant très bien le français, est de langue maternelle allemande

- la plupart des participants ne sont pas francophone.

En espérant que cela ne vous pose pas problème.

Avec mes meilleures salutations.

YYY"

- h) Les postulats ci-dessus – en faveur du "tout-en anglais" – s'articulent de la manière suivante:
1. nous avons fait une promesse aux étudiants du monde entier, de pouvoir suivre des cours en anglais, donc que des compétences en langue locale ne sont pas requises,

2. nous devons satisfaire les "consommateurs d'éducation" que sont les étudiants,
3. nous "décevons" (au sens anglais de *to deceive* qui implique une tromperie) les étudiants non-francophones qui ont le droit de faire tous les cours qu'ils souhaitent en anglais (il n'est donc plus question de faire un seul cours, même électif, en français),
4. nous sommes dans l'illégalité en ne leur donnant pas pleine et entière satisfaction par rapport aux promesses faites,
5. nous sommes en train de gâcher notre réputation sur le marché global de l'éducation (traduisez "*global higher education market*" en "marché mondial de l'enseignement supérieur"),
6. tous les cours peuvent donc à terme être donnés en anglais puisque aucun règlement ne dispose qu'un étudiant local doit pouvoir suivre un cursus dans sa langue.

3. Présenter, paradoxalement, le monolinguisme anglais comme le parangon du plurilinguisme

- a) L'anglais s'ajoutant aux langues locales mais ne les remplaçant pas, la question de la substitution ne se pose pas puisqu'il ne s'agit – par principe – que de complémentarité. Ainsi dans un courriel adressé à tous les membres de la faculté, il est écrit que "le plurilinguisme offre plusieurs avantages aux étudiants". L'adjectif "plusieurs" est probablement utilisé à la place de "de nombreux", mais on ne sait pas de quels avantages précis il s'agit. On comprend simplement que le monolinguisme anglais est un plurilinguisme d'une nature incontestablement, indubitablement, avantageuse. Pas besoin donc d'explications.
- b) Il est vrai que c'est un monolinguisme tendanciel, qu'il n'est pas encore complètement installé mais que l'évolution monolingue se profile fortement à cause d'une évolution très rapide (Truchot 2011). A l'heure actuelle, il s'agit d'une juxtaposition et le remplacement n'est encore que partiel.
- c) Pourtant le remplacement se fait et se fera en trois temps:
 - Premier temps: il est dit que l'anglais va être introduit comme une possibilité additionnelle, un plus destiné à faciliter l'accès des "meilleurs étudiants du monde entier" (qui ne parlent pas français, mais sont supposés parler couramment l'anglais).
 - Deuxième temps: l'anglais devient dominant parce qu'il correspond à la norme.

- Troisième temps: les cours dans la ou les langues locales sont supprimés parce que a) elles sont peu utilisées et les effectifs sont insuffisants, (b) ce n'est pas la *lingua franca*, (c) elles ne sont pas comprises par les "meilleurs étudiants du monde entier".

C'est exactement ce qui s'est passé au niveau doctoral, où plus aucun cours n'est donné en langue locale (le français). Cela est en train de se passer au niveau Master et commence à se profiler nettement en Bachelor en troisième année, où le nombre de cours offerts en anglais dans la faculté est en constante augmentation (en 2012, environ 25%). Cela viendra en deuxième année, où un projet existe de donner des cours d'anglais aux étudiant(e) pour qu'ils puissent mieux suivre les professeurs. Enfin un projet existe de dédoubler systématiquement les cours en deuxième année Bachelor avec une section en anglais.

- d) Le fait de présenter le monolinguisme anglais comme le parangon du plurilinguisme permet de justifier le refus d'entrer en matière sur les langues d'enseignement qui est pourtant l'essentiel de la question. Ceci est soutenu en fait par des professeur(e)s non anglophones et non francophones² qui ont avantage à voir se réduire l'influence du français pour lequel ils ont un désavantage compétitif (pour employer un vocabulaire typique économie-management).

4. Dénoncer toute tentative de donner aux langues locales leur place dans le processus de transmission des savoirs comme la porte ouverte au provincialisme et à la baisse de niveau

Ceci se fait sur la base d'un déni des questions d'intercompréhension, de niveau en anglais des participants au processus d'enseignement.

- a) Corrélativement, il faut dénoncer les partisans d'un plurilinguisme respectueux de la langue locale comme des passéistes, des adversaires d'une académie performante ouverte à la concurrence globale.
- b) Les choix fait par la CRUS (ouverture complète des Masters aux étudiant(e)s du même domaine en Bachelor) et la ratification de la Convention de Lisbonne de 1997 par la Suisse (reconnaissance généralisée des diplômes étrangers) sont en fait très défavorables au recrutement des "meilleurs étudiants du monde entier". Le fait d'ignorer ces réalités objectives permet d'établir des verrous.

² De fait, sur une période de dix ans (octobre 2000 - octobre 2010), nous avons embauché très peu de vrais professeur(e)s anglophones, en tout trois en dix ans, dont une seule est restée.

5. Empêcher donc les contre-discours de se développer en créant des verrous

Il s'agit d'empêcher les contre-discours de se développer en créant des verrous qui rendent impossible un véritable dialogue sur les enjeux et les solutions. Les verrous sont fondés sur des arguments qui font mouche, qui sont durs à réfuter et qui finissent par tabouiser celui qui attaque le monolinguisme anglais à venir (il est vrai qu'il n'est encore que tendanciel).

a) Il existerait une tendance à long terme, inévitable. Le monolinguisme anglais c'est la tendance de l'histoire. Toute personne qui s'y oppose est passéiste, destinée à voir sa *reluctance* tomber dans les poubelles d'une histoire linéaire, orientée vers le futur, incontournable dans sa capacité à fossoyer les conservatismes, à vaincre les résistants au nécessaire changement. En fait, ce discours verrou est faux. L'histoire montre l'inverse. L'usage du latin en tant que *lingua franca* a bloqué le développement de la connaissance jusqu'à l'utilisation des langues nationales aux 17^e et 18^e siècles.

b) Il s'agirait d'un repli sur soi de gens qui veulent se protéger de la concurrence internationale, de l'ouverture globale des marchés, du progrès, qui préfèrent l'archaïsme et sont opposés à l'évolution. Dans *Politics and the English Language*, George Orwell (1946: 1) proposant une défense de la langue anglaise explique ainsi l'argument:

"Our civilization is decadent and our language -- so the argument runs -- must inevitably share in the general collapse. It follows that any struggle against the abuse of language is a sentimental archaism, like preferring candles to electric light or hansom cabs to aeroplanes."

c) L'universalisme de l'anglais représenterait le refus de toute discrimination, de toute attitude marquée par la préférence culturelle, linguistique, ethnique. Ceux qui défendent l'identité locale, culturelle et linguistique, sont des racistes qui s'ignorent. Le fait que les examens puissent toujours être rédigés en langue locale apparaît comme une discrimination en faveur de ceux qui sont restés dans leur zone linguistique et contre ceux qui en sont sortis (sans avoir les compétences linguistiques minimales). L'anglais – unique et pour tous - fournirait la base idéale de la non discrimination. En fait, la réalité montre le contraire, c'est-à-dire que les compétences en anglais restent fondamentalement différentes entre *native speakers* et *non-native speakers*, cette supposée non-discrimination crée une asymétrie en faveur des *native speakers* (dans les firmes multinationales, ils gagnent 20% de plus en moyenne que les autres à qualification égale).

d) La mise en valeur de la langue locale empêcherait de recruter les bons étudiants et surtout les bons professeurs lesquels sont ailleurs et ne parlent pas "cette" langue. Si nous imposons un cours en français en

Bachelor dans le cahier des charges, nous aurons des candidats médiocres". Cela implique, de manière sous-jacente, que:

- les bons candidats pour des postes de professeur(e) ne parlent pas français, soit comme langue maternelle, soit comme langue seconde;
- le français n'est pas une langue intellectuelle. L'anglais et l'allemand sont de vraies langues intellectuelles;
- les étudiants, parlant majoritairement une langue qui n'est ni d'enseignement ni de recherche, doivent suivre des cours en anglais donnés par des professeurs qui, eux au moins, ont une vraie structure intellectuelle;
- qu'il faut changer les étudiants, donc recruter au maximum à l'extérieur de notre bassin naturel, romand et suisse.

6. Les réponses possibles: comment s'introduire dans la rhétorique circulaire du monolinguisme anglais par le discours mais aussi par les actes

Il existe différents moyens de s'introduire dans la rhétorique circulaire du monolinguisme anglais, de s'immiscer dans ce discours clos, en le déconstruisant et en proposant à ses tenants de débattre. Cette rhétorique peut également être déconstruite par des actes qui ont valeur de démonstration. Il s'agit de:

- a) discuter les postulats implicites, les rendre explicites, pour obliger à les débattre autrement qu'en tant que vérité révélée et admettre qu'ils sont au mieux des demi-vérités et parfois faux;
- b) dénoncer les discours verrous, un par un, en faisant la promotion d'événements académiques sur les *lingua franca* à travers l'histoire, leur contribution (positive et négative) à la création et à la transmission des savoirs, les aspects politiques de la langue et de la traduction (cf. Janssens *et al.* 2004), de l'usage d'une langue officielle;
- c) aller dans le détail concret et réel des questions d'intercompréhension et montrer qu'une langue soi-disant commune, mais en fait appauvrie, maltraitée et imprécise, aboutit à des problèmes dans le processus même d'apprentissage, de contrôle des connaissances et de progression vers le diplôme, en particulier du fait de la compréhension des règlements d'études en français;
- d) montrer inlassablement et à tout propos qu'il existe une dynamique monolingue tendancielle et qu'il s'agit bien à terme de remplacer après avoir complété, ajouté;

- e) insister sur les avantages de compétences en langue locale: la qualité de la vie sociale, une employabilité accrue, l'accès à une culture et à un lieu intéressants. Il faut insister surtout auprès des étudiant(e) et professeur(e)s qui choisissent de n'investir d'aucune manière dans l'apprentissage de la langue locale. Ils n'ont pas d'amis francophones et parlent uniquement en anglais lors d'interactions avec les locaux qui doivent s'adapter intégralement à eux. Cette "mobilité de la plante en pot", combinant extraterritorialité et décontextualisation, correspond à un raisonnement purement économique: le lieu choisi (Lausanne, non-anglophone, mais où *quand même* tout peut se faire en anglais) est un *second best*, une copie convenable pour un coût sans rapport avec l'original (très élevé aux Etats-Unis et assez élevé en Angleterre ou en Australie), donc un excellent "rapport qualité-prix". Pourtant les deux ans que durent un Master ou un contrat de professeur-assistant (précaire, mais renouvelable deux fois) justifient l'investissement dans la langue française. La défense de la légitimité de l'usage de la langue locale pourrait se faire aussi à partir de l'argument suivant lequel le financement public de l'Université, à 97% local, suppose un respect de la langue locale;
- f) créer les conditions pour décourager ces comportements sans pour autant fermer la porte, par exemple en obligeant à un apprentissage minimal du français, même visant l'usage passif, pour pouvoir comprendre des documents et courriels importants en français. Et ne pas laisser s'installer l'idée que l'usage français est discriminatoire, collusif, lorsque des étudiant(e)s considèrent qu'il est choquant pour un professeur francophone de s'exprimer en français (avec des étudiant(e)s francophones), ou de corriger les copies en français et en anglais, mais pas dans toutes les langues du monde;
- g) pourtant, éviter à tout prix ce que j'appelle le "défensisme linguistique" qui offre un terrain fertile pour les procès d'intention (de localisme, de passéisme, etc.) et qui constitue la meilleure manière de se faire piéger dans la rhétorique du monolinguisme anglais;
- h) replacer la langue au cœur du processus d'apprentissage et pour cela défendre à la fois l'anglais et la langue locale, la langue en général en tant que *natural language* et pas en tant que simple *language*. Ne pas séparer la défense d'une langue, de celle des langues et de la langue en général. Au contraire, les réunir pour démonter certaines liaisons de la rhétorique circulaire du monolinguisme anglais. Si toutes les langues sont respectables, alors l'anglais est respectable également. Si aucune langue n'est un pur instrument, alors l'anglais n'est pas un pur instrument.

7. Conclusion

Cet article est uniquement destiné à prendre date et à être relu d'ici dix, vingt, ou trente ans car, conservé électroniquement, il sera facilement accessible à partir de moteurs de recherche. Comme il est plus ou moins tabou de parler des défauts du monolinguisme anglais (y compris pour la langue anglaise elle-même), il y a peu de chances que le mouvement en cours soit ralenti par quelques réfractaires dans mon genre. Le scénario d'évolution vers le monolinguisme anglais dans l'ensemble des niveaux d'enseignement depuis le primaire jusqu'à l'enseignement supérieur, se profile à un horizon historiquement bref (moins de cinquante ans). Il est fondé à la fois sur 1) une "descente" progressive de l'anglais du doctoral, vers les *Masters* puis les *Bachelors* et à la fin au tout début du cursus scolaire; 2) la prétendue complémentarité et non-rivalité entre anglais et langue locale et le libre choix qui implique que les parents voudront une *education* en anglais plutôt qu'un enseignement en langue locale qui réduirait les perspectives d'emploi et de carrière; 3) la demande que les deux filières (en anglais et en langue locale) soient traitées sur une base non discriminatoire - en particulier du point de vue des subventions publiques à l'enseignement; 4) la désertion progressive des filières en langue locale puis leur fermeture progressive et ensuite le maintien d'un nombre limité de filières en langue locale au titre de "réserves linguistiques" (comme il existe des réserves naturelles ou des réserves pour les Indiens d'Amérique).

En discutant avec des membres de notre personnel administratif, la situation apparaît très mélangée. Des réunions facultaires commencent en français, puis dérapent et finissent en anglais. Nos administratifs mettent au point des traductions en anglais car les étudiants non-francophones demandent à comprendre et la direction de l'Université refuse des traductions officielles en anglais qui n'auraient pas valeur légale. Pris entre le marteau et l'enclume, les administratifs se débrouillent de manière pragmatique et avec beaucoup de mérite. Cela illustre un point fondamental: *le principe d'adaptation linguistique a changé, la charge de l'adaptation est progressivement passée de l'accueilli à l'accueillant* au cours des trente dernières années. Ainsi les étudiant(e)s d'échange n'ont plus vraiment besoin de compétences linguistiques dans la langue du contexte d'accueil (même si cela leur est recommandé). Comme l'accueillant ne peut s'adapter à toutes les langues (ce qui est parfois pourtant demandé pour les examens), l'anglais apparaît comme la solution idéale. Probablement les positions présentées dans cet article comprennent-elles leur part de malentendus et de procès d'intention, et ceci de part et d'autre. Mais, pour moi, la grande erreur serait de refuser le débat sur ces questions, de présenter le processus comme étant inévitable, inéluctable, en quelque sorte un processus *TINA*, suivant l'acronyme célèbre de la formule souvent utilisée par Margaret Thatcher (*There Is No Alternative*).

BIBLIOGRAPHIE

- Becker, H.S. (1958). Problems of inference and proof of participant observation. *American Sociological Review* 23, 632-660.
- Cleaver, T. (2007). *Understanding the world economy*. New York: Routledge.
- Janssens, M., Lambert, J. & Steyert, C. (2004). Developing language strategies for international companies: the contribution of translation studies. *Journal of World Business* 39, 414-430.
- Junker B.H. (1960). *Fieldwork: an introduction to the social sciences*. Chicago: Chicago University Press.
- Orwell, G. (1946). *Politics and the English language*, <http://www.resort.com/~prime8/Orwell/> [13.07.2012]
- Schneider-Mizony, O. (2006). L'anglicisation de l'enseignement supérieur en Allemagne et ses discours de justification. *Les Nouveaux Cahiers d'Allemand* 4, 331-347.
- Todorov, T. (1977). *Théories du Symbole*. Paris: Editions du Seuil.
- Truchot, C. (2010). L'enseignement supérieur en anglais véhiculaire: la qualité en question. *Diploweb.com La Revue Géopolitique*, <http://www.diploweb.com/L-enseignement-superieur-en.html> [13.07.2012].
- Usunier, J.-C. (2010). Un plurilinguisme pragmatique face au mythe de l'anglais *lingua franca* de l'enseignement supérieur. In: A.-C. Berthoud (éd.), *Les enjeux du plurilinguisme pour la construction et la circulation des savoirs* (pp. 37-48). Berne: Académie Suisse des Sciences Humaines.